

Théâtre Bel-Air, Lausanne. - Les dernières de la Rvue vaudoise à prix très réduits

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **63 (1925)**

Heft 20

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-219535>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



3 LE PAYSAN DE CARIGLIANO

Le petit usurier garda un instant le silence : et il jeta les yeux autour de lui pour s'assurer que personne ne l'écoutait, et s'approchant davantage de Pietro :

— Que dirais-tu, reprit-il à demi-voix, si je te donnais un moyen de gagner du temps et de me payer en partie sans vendre ta maison ?

— Sainte Vierge ! est-ce possible ? s'écria Pietro en reculant.

— Ecoute, ajouta Pedrill rapidement, tu caches ici quelqu'un.

— Oh ! ne cherche pas à le nier, j'en suis sûr. — On a promis vingt ducats à quiconque livrera un proscrit ; va dénoncer le tien au commandant de Carigliano, et tu toucheras la somme convenue.

— Seigneur Dieu ! que me proposez-vous là ? dit Pietro en reculant.

— Un moyen simple et facile de retarder ta ruine, et peut-être de te tirer d'affaire.

— Une infâme trahison, Pedrill !

— Trahison, trahison... Je ne m'arrête point aux mots, vois-tu. Puisque le gouvernement encourage à dénoncer les proscrits, c'est qu'il trouve cela bien, n'est-ce pas ? pourquoi veux-tu être plus honnête homme que le gouvernement ?

— Assez, assez, Pedrill !

— D'ailleurs, songes-y, si tu refuses, tu es perdu ; demain je mets en vente tout ce qu'il y a ici, et il ne te restera pas même un berceau pour ton enfant malade.

— Hors d'ici, Satan s'écria Pietro en repoussant l'usurier ; hors d'ici ! tu espères me tenter en me parlant de mon enfant, mais je ne veux plus l'entendre !...

— Perds-toi donc, imbécile, grommela Pedrill en se retirant.

Mais après avoir fait quelques pas, il revint de nouveau.

— Réfléchis bien, Pietro, dit-il ; ce que je t'ai proposé est dans ton intérêt. Mon cœur saigne quand je songe à la position dans laquelle tu vas te trouver.

— Ecoute, ajouta-t-il plus bas, il te répugne de dénoncer toi-même ce proscrit, fais-le sortir de chez toi : je le livrerai, et nous partagerons les vingt ducats.

Pietro poussa Pedrill sans lui répondre, et referma la porte avec violence.

Ce que venait de lui dire cet homme l'avait jeté dans une singulière agitation. Il n'avait point balancé un seul instant à faire son devoir ; mais la pensée que le lendemain sa femme et sa fille encore malade seraient sans asile le bouleversait.

Cependant il voulut avertir l'étranger de ce qui venait de se passer, non qu'il craignit les dénonciations de Pedrill, qui en livrant la retraite du proscrit se fût exposé à voir confisquer une maison qui allait lui appartenir ; mais le vieux usurier pouvait espionner la fuite de l'étranger, et devenir la cause de sa perte. Pietro courut à l'endroit où celui-ci était caché, et entra ; il n'y avait personne, mais la lucarne était ouverte, et l'étranger avait pris la fuite.

— Il aura voulu éviter de pénibles adieux et empêcher que je ne m'expose en le conduisant hors du village, pensa Pietro. Brave homme ! que le ciel le conduise !

Il vint annoncer à Margarita le départ de leur hôte. La nuit s'écoula pour eux dans une triste attente, et ils se levèrent au point du jour. Pedrill arriva bientôt avec les gens de justice qui devaient lui prêter appui.

— La nuit vous aurait-elle rendu plus sage ? demanda-t-il bas à Pietro ; et trouvez-vous maintenant qu'il soit bon de gagner vingt ducats ?

— L'homme que tu voulais livrer est loin d'ici et en sûreté, répondit le paysan avec mépris.

— C'est ce que je voulais savoir ; puisque ta demeure ne renferme plus rien de suspect, je puis y faire entrer la justice.

En effet, les gens qui avaient accompagné Pedrill se répandirent aussitôt dans la maison. On somma Pietro, au nom de la loi, de payer la créance qui lui était présentée, ou de se reconnaître dépossédé de toute ce qui lui appartenait...

— Rien n'est plus plus à toi ici, ajouta brutalement l'homme de loi ; va-t-en.

Pietro jeta autour de lui un regard éperdu. Cette demeure qu'il avait reçue de son père, où il avait grandi, où sa mère était morte, où il avait conduit sa

jeune épouse le jour de leur mariage, il fallait la quitter. Rien n'était plus à lui dans cette maison où il laissait toutes ses habitudes et tous ses souvenirs !... Pietro égaré ouvrit les bras comme s'il eût voulu embrasser les murs et tout ce qu'il allait abandonner ; mais en se refermant ces bras rencontrèrent Margarita qui tenait son enfant.

— Venez ! s'écria-t-il ; venez, mes seuls, mes vrais trésors ! puisque vous me restez, je n'ai rien perdu. Et il sortit en les tenant pressées sur son cœur.

Cependant, l'effort avait été trop grand ; à quelques pas du seuil il s'arrêta, se laissa tomber sur un tertre de gazon, et tourna les yeux vers sa demeure. Margarita s'assit en silence à ses pieds, avec cette muette résignation que trouvent les femmes dans les douleurs sans remède. Oh ! qui peut dire ce qui se passa alors dans le cœur de Pietro ? Jusqu'à ce moment sa vie avait été pure de toute mauvaise action, jamais la calomnie elle-même n'avait osé le toucher de son souffle, et cependant tout avait tourné contre lui : le sort avait fait un mendiant de l'homme laborieux, aimant et généreux, et avait enrichi de ses dépouilles un lâche méprisé de tous. Qu'est-ce donc qu'un monde où la vertu n'était rien, et où les bons devenaient la proie des méchants ? Oh ! quels doutes devaient entrer dans un esprit simple, en face de telles iniquités ! comme ses mains croisées avec rage devaient se lever vers le ciel pour invoquer la justice de Dieu ! Hélas ! le premier et le plus dangereux poison du malheur est le doute !... Mais après ce premier vacillement les âmes bien faites reprennent leur attitude ; et l'on comprend que la force elle-même ne peut avoir qu'une base solide, la patience !

Pietro voyait transporter hors de sa maison des meubles qui tous lui rappelaient une habitude ou une affection ; c'était le banc où il s'asseyait avec Margarita et sa fille sur ses genoux, un lit où sa mère était morte, le miroir dont sa femme se servait jeune fille. Tout cela s'entassait sous ses yeux, et déjà la vente commençait. Déjà des voisins avides de profiter de sa ruine achetaient à bas prix ces souvenirs, et chacun d'eux emportait comme un lambeau de sa vie ; quand tout à coup les enchères furent suspendues. Il se fit un mouvement dans la foule qui se pressait à la porte de la maison, et l'on sembla s'interroger comme s'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Deux villageois pressèrent rapidement près de Pietro.

— Pedrill a ordonné d'avertir le comte de Corsino, dit l'un d'eux.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Pietro.

Mais les villageois étaient déjà loin et ne l'entendaient plus.

Après avoir hésité quelque temps, le paysan se leva et s'approcha de la foule. Dans ce moment le comte de Corsino arrivait ; Pietro entra avec lui dans la maison.

— Venez, signor comte ! s'écria Pedrill ; nous avons découvert ici des peintures extraordinaires et que nous avons voulu vous montrer avant d'y toucher.

On le conduisit aussitôt dans le lieu obscur où avait été caché le proscrit, et Pietro suivit ses pas. Alors, à la clarté des torches que l'on avait allumées et qui répandaient dans cet étroit réduit une vive lumière, le paysan aperçut pour la première fois de grandes figures qui couvraient les cloisons et les murs. La plupart n'étaient que grossièrement ébauchées ; mais il y avait tant de hardiesse dans le trait, tant de fierté et de puissance dans les poses, qu'il était impossible de ne point reconnaître la main d'un maître. Le comte Corsino s'arrêta avec un cri d'extase devant cette merveilleuse composition ; c'était un connaisseur habile, et qui avait consacré une partie de son immense fortune à se former une galerie de tableaux qui passait pour une des plus riches de l'Italie.

— Pietro, dit-il en apercevant près de lui le paysan qui contemplait avec stupéfaction les esquisses dont les murailles étaient couvertes, depuis quand possèdes-tu ce trésor ?

— En vérité, je l'ignore, signor comte ; car je vois comme vous ces dessins pour la première fois.

Corsino regarda de nouveau avec attention ces admirables ébauches, et s'écria :

— Par le ciel ! il n'y a en Italie qu'un seul peintre qui ait pu dessiner ces figures, et ceci est de Salvator Rosa.

— C'était en effet son nom, murmura le paysan.

— Que veux-tu dire ?

Pietro regarda autour de lui ; voyant qu'il était seul avec Pedrill et le comte de Corsino, il raconta à celui-ci tout ce qui s'était passé, comment il avait recueilli un partisan de Mazanet, et le long séjour du proscrit dans cet endroit caché. Quand il eut achevé :

— Plus de doute, dit le comte, ces dessins sont du grand Salvator ! Pietro, je paie tes dettes et je t'achète ta maison. Mais pars sur-le-champ ; car on saura que tu as donné asile à un proscrit et tu serais inquiété.

Le soir même, Pietro, muni d'une forte somme, suivait joyeusement, avec sa femme et sa petite Laura, la grande route de Milan. De Saint-Germain.

Fin

Les enfants s'amuse. — Totor et Bébette sont sur le balcon, très occupés à cracher sur les passants. Survient la mère estomaquée du calme de ses rejets.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, petits coquins ? — Oh ! maman, nous jouons à crache-crache.

Théâtre Bel-Air, Lausanne. — Les dernières de la **Revue vaudoise à prix très réduits.** — Les dernières représentations de la joyeuse revue vaudoise « Y en a point comme nous ! » approchent à grands pas. Nous arrivons à la dernière semaine. Comme les frais considérables empêchent de la jouer en dehors de Lausanne, il faut donc se hâter de retenir ses places au Magasin Hipp, tabacs, Grand Pont 10 (Tél. 22.90) pour une des dernières représentations de la semaine. Il n'y aura plus qu'une seule matinée dimanche 17 mai, à 14 h. 30. Avis à tous ceux qui n'ont pas encore vu défiler ces amusantes silhouettes lausannoises et vaudoises. C'est le spectacle le plus gai, le plus varié et le meilleur marché qu'on puisse rêver. Jamais, on n'a vu d'aussi jolies danseuses à Lausanne ! Et, à la sortie, chacun s'écrie : « Y en a point comme nous ! » Afin de permettre à tout le canton d'applaudir ce magnifique spectacle, les huit dernières représentations (y compris la matinée de dimanche 17 mai) seront données aux prix très réduits de fr. 1.50, fr. 2.50 et fr. 3.50. C'est pour rien !

Théâtre Lumen. — Pour son programme du 15 au 21 mai, la direction du Théâtre Lumen, s'est assurée pour Lausanne l'exclusivité d'un film extraordinaire, tant par son scénario que par ses principales vedettes : **L'Arba**, merveilleuse superproduction dramatique en 4 parties de Rex Ingram d'après le roman d'Edgar Selwyn, interprété par l'élégant et fougueux Ramon Novarro, la gracieuse Alice Terry et l'imposant Maxudian. En soirée seulement, samedi 16 et dimanche 17 en matinée, le Théâtre Lumen donnera en supplément de son superbe programme l'exhibition du calculateur prodige Louis Fleury, d'origine suisse, aveugle de naissance et qui est actuellement le seul rival d'Inaudy. Tous les jours, matinée à 3 h. ; soirée à 8 h. 30, dimanche 17, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

Royal Biograph. — A la suite de nombreuses demandes, la direction du Royal Biograph a consenti à reprendre pour la semaine du 15 au 21 mai, l'extraordinaire succès cinématographique : **Mathias Sandorf**, grand film d'aventures dramatiques en 7 parties, d'après le célèbre roman de Jules Verne. A chaque représentation, les actualités mondiales et du pays, par le Ciné-Journal suisse. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30 ; dimanche 17, matinée ininterrompue dès 2 h. 30. Il est recommandé au public de bien vouloir arriver pour l'heure exacte, le grand film commençant à 8 h. 30 précises.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES — Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie, Pré-du-Marché, Lausanne

COUTELLERIE **PARAPLUIES**
Aiguillage et réparations tous les jours. — Spécialité d'aiguillage de tondeuses.
Coutellerie de la rue de la Louve. **Stéphane BESSON**

DENTISTE **R. GUIGNET**
Pl. Riponne 4 - LAUSANNE - Tél. 66 18
Consultations tous les jours de 8 à 12 h. et de 2 à 6 h.

GRAINES FOURRAGÈRES Rue de l'Ale 43.
Assortiment complet LAUSANNE - Tél. 94.23
Grains et Farines **E. UTZ**

HORLOGERIE - BIJOUTERIE - ORFÈVRE
G. Guillard-Cuénoud, Palud 1, Lausanne
Grand choix — Réparations garanties — Prix modérés

VERMOUTH CINZANO
P. POUILLON, agent général, LAUSANNE